

Vive le marxisme-léninisme-maoïsme!
Vive la guerre populaire!

Parti Communiste

Pourquoi luttons-nous contre la rationalisation capitaliste ?

ROSA MICHEL – novembre 1926

Parmi les tentatives de la bourgeoisie pour surmonter la crise d'après-guerre, nous voyons se dessiner nettement la politique de la rationalisation. En quoi consiste cette rationalisation ?

Les porte-parole de la bourgeoisie nous le représentent comme l'organisation rationnelle (ratio=raison), scientifique, de la production. Pouvons-nous, nous marxistes, qui luttons contre l'anarchie de la production, nous dresser contre l'organisation de la production ?

Voyons ce qu'est cette organisation de la production telle que la poursuit la classe capitaliste, voyons si elle a quelque chose de commun avec l'organisation de la production telle que la revendique le prolétariat.

Par organisation de la production, nous entendons organisation de la production pour la satisfaction des besoins, et d'après un plan, établi pour l'ensemble de l'économie, tel que c'est le cas pour le Plan d'Etat, dans l'Union soviétique.

Mais la bourgeoisie ?

Nous savons qu'en régime capitaliste, il en va tout autrement : les capitalistes produisent indépendamment les uns des autres et chacun cherche à battre son concurrent, pour écouler le plus de marchandises et gagner plus d'argent, car la production capitaliste se poursuit non en vue de la satisfaction des besoins, mais pour la production du profit. Pour le capitaliste donc, rationaliser c'est organiser la production du profit, que ce soit dans le cadre de l'usine ou du trust.

Nous voyons ainsi que les deux conceptions de l'organisation de la production, la nôtre et celle de la bourgeoisie, sont absolument incompatibles.

On dira : s'il ne s'agit que de la production de profit, ce n'est point là chose nouvelle, puisqu'elle est aussi vieille que le capitalisme lui-même, et pourquoi venir nous parler de rationalisation ?

C'est que des transformations profondes ont bouleversé la structure même du capitalisme qui n'est plus capable d'assurer son profit de la même façon que dans sa période ascendante.

Avant donc d'étudier dans le détail en quoi consiste cette rationalisation capitaliste d'avant-guerre, il nous faut nous arrêter un moment à ces transformations.

Les transformations dans la structure du capitalisme

La guerre mondiale qui fut l'expression la plus brutale des antagonismes entre les capitalistes des différents pays pour la conquête de nouveaux marchés, eut pour effet immédiat d'enfler d'une façon démesurée les principales branches de l'industrie, et surtout l'industrie métallurgique.

La bourgeoisie se trouva au lendemain de la guerre en possession d'un appareil de production trop large pour le marché qui s'offrait à elle, et vit en outre se restreindre ce marché lui-même. Les marchés

coloniaux et semi-coloniaux qui constituaient avant la guerre la source la plus riches de débouchés, vont se rétrécissant.

D'une part, l'industrie que le capitalisme des métropoles y a créée satisfait actuellement à ses propres besoins; d'autre part, cette industrie se dresse actuellement en concurrente de l'industrie des métropoles. (L'ouvrier anglais que l'on citait autrefois comme le type de l'ouvrier privilégié parce qu'il vivait « sur le dos » de dix ouvriers coloniaux, nous le retrouvons aujourd'hui soit réduit au chômage, soit travaillant à des conditions inférieures, parce qu'il a été « remplacé » par ces dix ouvriers coloniaux.)

En outre, s'est organisé dans ces colonies et semi-colonies un prolétariat capable d'entraîner de puissants mouvements nationaux contre les impérialistes, et la formidable lutte qui se joue dans l'Inde et en Chine n'en n'est qu'un épisode.

Ces difficultés pour le capitalisme n'apparurent pas avec toute leur acuité tout de suite au lendemain de la guerre, car l'industrie fut alimentée pendant plusieurs années par la réparation des ruines amoncelées pendant cinq ans de carnage et de destruction.

Plus tard ces difficultés se trouvèrent atténuées dans certains pays comme l'Allemagne, ou le sont actuellement en France, grâce à l'inflation. L'inflation donne à l'industrie un essor artificiel et momentané, grâce aux marchés que l'industrie conquiert pour un temps, et à la fièvre d'achat qu'elle crée sur le marché intérieur.

Mais dès que la bourgeoisie y coupe court et « stabilise », elle augmente les difficultés : l'appareil de production est plus enflé encore; une partie des marchés extérieurs lui échappe; quant au marché intérieur il se trouve restreint par suite de l'appauvrissement des classes moyennes et du prolétariat qui constituent la masse consommatrice par excellence.

Dans de telles conditions économiques, le profit de la bourgeoisie court de grands dangers. Si elle faisait actuellement fonctionner à plein rendement l'appareil de production dont elle dispose, sans

doute tous les besoins des masses laborieuses pourraient être satisfaits, mais les prix tomberaient si bas que cela ne ferait pas du tout son affaire !

C'est alors que pour maintenir et même augmenter son profit, la bourgeoisie passe à la politique de la rationalisation.

Siemens, directeur d'un des plus puissants Konzern d'électricité, le Siemens-Elektro-Konzern, définit la rationalisation comme suit : *toute méthode qui permet d'atteindre le même rendement ou un rendement supérieur, avec moins d'ouvriers.*

Comment la bourgeoisie rationalise

Voyons comment la rationalisation se poursuit en Allemagne où, de tous les pays d'Europe, le capitalisme l'a appliquée jusqu'ici avec le plus de succès. La politique de la rationalisation est caractérisée actuellement en Allemagne par une forte concentration des capitaux et la constitution de trusts immenses par industries, dans les branches les plus importantes de l'économie.

Dans les conditions actuelles du marché, deux dangers menacent le profit capitaliste : la baisse des prix en raison de la « surabondance » des marchandises, et en raison de la concurrence entre les capitalistes. Les trusts se constituent donc pour parer à ces dangers.

D'une part, ils restreignent la production; d'autre part, ils maintiennent les prix élevés. Mais si la fixation des prix atténue dans une certaine mesure la concurrence entre les capitalistes d'un même trust, elle la renforce entre les différents trusts, de sorte que la concurrence loin d'être atténuée, se poursuit sur une plus haute échelle. Quant à la restriction de la production, elle se poursuit, non seulement par la fermeture d'une partie des usines - celles qui produisent le moins de profit - mais même à leur destruction.

Pour adapter la production à la faible puissance d'absorption du marché, la bourgeoisie n'hésite pas à passer à la destruction en masse

des moyens de production, au moment même où les masses laborieuses sombrent dans la plus grande misère, et les accule à la famine.

Dans les branches les plus importantes de la production : métallurgie, mines, industrie chimique, des usines entières sont abandonnées, des puits sont ensevelis [cela n'est plus exact pour les mines, depuis la grève anglaise, car elles travaillent maintenant à plein rendement, les barons allemands du charbon cherchant à conquérir les marchés charbonniers de l'Angleterre] et cela évidemment sans le moindre dommage pour les actionnaires qui continuent à recevoir leurs dividendes sur les bénéfices réalisés par l'ensemble du trust.

Mais pour maintenir et même augmenter leurs profits, devant une production restreinte les capitalistes cherchent par tous les moyens à abaisser le coût de la production.

Ils y parviennent par une réorganisation de la production au sein de l'usine : amélioration de l'appareil technique, meilleure division du travail entre les différentes usines du trust, restriction des différents types de production, mais surtout et avant tout par une exploitation accrue de la force de travail, puisque du matériel que le capital emploie, c'est le matériel humain qu'il emploie le plus. [« La machinerie, en augmentant le matériel que le capital emploie surtout, augmente en même temps le degré d'exploitation » (MARX).]

En outre, devant la pénurie actuelle des capitaux, les améliorations techniques qui exigent de grandes disponibilités ne jouent qu'un rôle de second plan, et cette augmentation du profit capitaliste se réalise surtout par l'intensification de l'exploitation du prolétariat.

Aussi, le capitalisme, outre l'intensification de l'effort exigé de l'ouvrier, et qui résulte de l'accélération des machines, passe à l'application de systèmes raffinés de salaires et à l'emploi de machines qui lui permettent d'établir de la façon la plus précise la tension maximum des forces humaines, sans se préoccuper des ravages qu'il exerce sur la santé et la vie des ouvriers.

Les chiffres ci-dessous illustrent les résultats que tire le capitalisme

de ces méthodes d'exploitation du prolétariat. Dans l'espace des 9 derniers mois, dans l'industrie allemande de la potasse, 153 usines sur 234 ont été fermées, réduisant au chômage 20.000 ouvriers, abaissant de 25% le salaire des autres ouvriers, *sans diminuer la production*.

L'industrie de l'acier qui est capable à plein rendement de produire 18 millions de tonnes, n'en produit actuellement que 12. Et la Fédération des aciéries a décidé de réduire encore de 20% la production pour novembre.

Le *Monlantrust* (trust du minerai de fer et de charbon) a réduit à 60% le nombre des ouvriers qu'il emploie, et, d'après ses propres indications, économisé 30 millions de marks par la constitution même du trust; il estime en outre à 20 millions de marks, le gain résultant de la rationalisation de la production, depuis le 1er janvier 1926. La construction des machines travaille à 50%, celle des locomotives à 25%, l'industrie lourde à 70%.

Nous voyons donc dès maintenant que la *rationalisation capitaliste*, loin d'écartier l'anarchie de la production, la poursuit sur une plus grande échelle. Non seulement elle détruit des produits en masse, mais ce sont les moyens de production elle-même qu'elle anéantit, et par là poursuit la production à un degré inférieur. Elle organise non la production, mais la destruction; et non seulement la destruction des moyens de production, mais la destruction systématique des producteurs eux-mêmes.

Les méthodes de l'exploitation renforcée du prolétariat

Au premier plan de ces méthodes, nous trouvons le *taylorisme*. Taylor considère l'homme comme une simple source d'énergie. L'homme n'est pour lui qu'une bête de qualité supérieure dont on peut le mieux *automatiser* les mouvements.

Le système Taylor consiste dans la décomposition des gestes de l'ouvrier en leurs plus simples éléments. La durée de chacun de ces

gestes est notée avec la plus extrême précision. à l'aide d'un chronomètre enregistreur (en allemand : *stoppuhr*).

Sur la base d'observations faites sur différents ouvriers à tour de rôle, à différentes heures de la journée, à différents jours de la semaine, et aussi par la composition « d'équipes de choix », Taylor établit la tension maximum de la force humaine de travail, et calcule les salaires sur ces données maximum.

Peu lui importe l'intensité de l'effort que doit fournir l'ouvrier; peu lui importe s'il est possible d'alléger l'effort de l'ouvrier : seul le *résultat* compte. Taylor ne tient nullement compte de la destruction de force humaine qui résulte de l'emploi de son système. Il use l'homme en peu de mois.

Que lui importe ! Il s'agit avant tout - comme il le dit lui-même - « *d'exprimer en temps et en argent tout le procès de la production* ». Pour lui, *le temps c'est de l'argent*, et *gagner du temps* c'est pressurer un peu plus les forces de l'ouvrier. On peut dire que le système Taylor est l'expression la plus perfectionnée du principe d'exploitation capitaliste : l'ouvrier vit pour produire du profit.

Sans doute, le taylorisme se prononce aussi pour l'installation de machines perfectionnées, mais il met cette partie de son système tout à l'arrière-plan.

[Dans le n° 58 des *Cahiers*, le camarade Fontenay, après avoir indiqué d'une façon juste la position du Parti communiste devant toute tentative de « réorganisation économique » de la bourgeoisie, nous présente le taylorisme, comme la « *méthode de production de l'avenir* ». C'est là une conception tout à fait erronée.

Sous le régime de la production socialiste, sans doute on utilisera certaines expériences de la production capitaliste, mais en aucun cas on ne peut dire que le système Taylor constitue la méthode de production de l'avenir, parce que à la base de ce système il y a l'exploitation la plus raffinée des forces humaines.

Dans ses *Principes*, Taylor prend comme exemple le déchargeur de

minerai de fer, « l'homme-taureau » et prétend élever le rendement de travail de l'ouvrier moyen au niveau de celui de « l'homme-taureau »: *Le déchargeur de minerai de fer n'est rien d'autre qu'un homme qui, physiquement et intellectuellement, se rapproche le plus du taureau.*

Taylor écrit ailleurs : *On pourrait entraîner un gorille intelligent, en sorte à faire de lui un chargeur aussi capable et aussi habile qu'un homme quelconque.*

Quoi d'étonnant que, dans ces conditions, on voie en Amérique des ouvriers absorber des préparatifs d'arsenic, pour que grâce à l'accélération du fonctionnement du coeur, ils puissent accomplir une plus grande tâche. Et c'est ce que vous nous proposez pour l'avenir ?

Sous le régime de la production socialiste, on ne détruit pas physiquement et intellectuellement des ouvriers, en les employant au déchargement du minerai, car ce sont des machines qui accomplissent ce travail. Tout perfectionnement technique est mis au service des travailleurs et tend à rendre leur vie plus facile et plus heureuse. Dans la société socialiste, l'ouvrier ne vit pas pour produire, mais produit pour vivre.]

Lénine, déjà avant la guerre, avait reconnu ce caractère du système Taylor. Il écrivait dans la *Pravda* alors illégale :

En quoi consiste donc ce « système scientifique » ? Il tend à soutirer de l'ouvrier un rendement triple dans le cours même d'une journée de travail. D'abord, on fait travailler l'ouvrier le plus fort et le plus habile; ensuite, à l'aide d'une montre qui indique les minutes, les secondes et les fractions de secondes, on mesure le temps exigé par chaque mouvement, par chaque opération; à l'aide de ces données, on établit les méthodes de travail les moins coûteuses et les plus productives; puis on filme le travail des meilleurs ouvriers, etc...

Et le résultat ? Au cours des mêmes neuf ou dix heures, on soutire à l'ouvrier trois fois plus de travail; trois fois plus rapidement, on suce à l'esclave salarié son sang jusqu'à la dernière goutte; trois fois plus

rapidement, on épuise son énergie nerveuse et musculaire, jusqu'à la dernière parcelle. Il meurt plus tôt ... bien des autres attendent aux portes de l'usine ! Dans la société capitaliste, tout le progrès de la technique et de la science n'est que l'art de soutirer plus de sueur à l'ouvrier ! » [Retraduit de l'allemand, d'après la Rote Fahne du 29 août 1926]

Quant au *fordisme* qui a soi-disant apporté le paradis aux ouvriers américains, il est basé sur le taylorisme, mais il attache plus d'importance à l'introduction et au perfectionnement de la machine. C'est à lui qu'appartient l'introduction généralisée du travail « à la chaîne », par l'installation d'un convoyeur, ou chemin roulant, ou table mobile qui transporte la pièce d'un ouvrier à un autre, pendant tout le procès de la construction.

En outre, tandis que Taylor intensifie le degré d'exploitation de la force de travail, à l'aide de l'étude des mouvements de l'ouvrier et de leur accélération; à l'aide d'un système compliqué de salaires qui comprend travail à la tâche dans un temps donné, primes, amendes, etc., Ford y parvient par l'installation de ces constructions mécaniques qui obligent l'ouvrier à s'adapter absolument à la machine et à sa vitesse.

Mais pour Ford comme pour Taylor, le modèle de l'ouvrier est « celui qui ne fait partie d'aucune organisation ouvrière et se tient à l'écart des autres ouvriers ».

Un ingénieur fordiste propose même la constitution d'équipes par nationalités, afin de stimuler l'émulation, ou quand cela n'est pas possible « on peut répartir les ouvriers en équipes d'ouvriers mariés et d'ouvriers célibataires, en équipes d'ouvriers de l'Est, etc. » Ford, comme Taylor, est contre les syndicats qui « incitent les ouvriers à la paresse » et contre toutes les formes du mouvement ouvrier.

L'ouvrier qui au bout de deux ou trois ans de ce régime devient incapable de tout travail, a sans doute la consolation d'avoir gagné pendant cette période de sa vie, un bon salaire, et peut-être même une auto par-dessus le marché, mais cela ne lui rend ni les forces ni la

santé.

C'est ainsi que se présente le fordisme, dans un pays où le capitalisme est encore dans sa période ascendante, et jouit en outre de sa situation de vampire du prolétariat européen.

Le *système de salaires* vient couronner ces méthodes perfectionnées d'exploitation. Pour obliger les ouvriers à produire plus, également là où l'installation technique n'y suffit pas elle-même, le capitalisme a mieux que le fouet qui faisait travailler l'esclave, mieux que les tortures qui menaçaient les « ouvriers libres » du capitalisme naissant, mieux même que la simple surveillance du contremaître détesté des ouvriers : il a le salaire à la tâche, avec tous ses raffinements, tant de pièces à l'heure, prime à la surproduction, amendes à la sous-production, salaire par équipes, primes aux chefs d'équipes, etc...

Au début, afin de pouvoir établir la « norme », on ne lésine pas. (Est-ce qu'on lésine sur le grain de farine qui attirera la souris ?) Mais une fois établie la quantité de pièces que l'ouvrier peut faire à l'heure, le capitaliste ne tarde pas à diminuer le salaire, et même à infliger des amendes quand la quantité de pièces n'est pas atteinte !

La rationalisation dans la pratique

Écoutons maintenant des ouvriers allemands dépeindre les effets de la rationalisation à l'usine.

D'une fabrique de machines à écrire, machines à coudre, bicyclettes, on nous raconte : dans chaque atelier qu'on voulait rationaliser, on envoya deux ingénieurs. Ceux-ci, pendant quinze jours, munis du chronomètre enregistreur, observèrent le travail des ouvriers les uns après les autres.

Ils se postent près de l'ouvrier, pendant un certain temps, et inscrivent le temps qui n'est pas employé directement à la production. Si un ouvrier quitte sa place pour aller chercher un outil,

pour prendre un verre d'eau, pour satisfaire un besoin, pour faire signer une fiche de travail, s'il cause à son voisin, s'il se mouche, tout cela est noté par l'appareil en question.

De sorte qu'ils ont établi que les ouvriers n'utilisaient pas en entier les dix minutes d'interruption par heure dont ils disposaient autrefois, et celles-ci ont été réduites à trois minutes. Et cela est arrivé parce que les ouvriers, de crainte d'être renvoyés restaient des heures entières sans quitter leur place, même pour changer d'outils.

Et maintenant, les salaires ont été réduits. Au bout de quinze jours, la direction de l'usine a fermé quatre ateliers et congédié 1.300 ouvriers.

D'une usine de machines électriques : au cours de la dernière année, un tiers des ouvriers a été renvoyé. Certains ateliers à Berlin sont abandonnés, et à leur place on érige dans la banlieue une usine « modèle ». On a profité de ce déménagement pour faire un tri parmi les ouvriers, aggraver le règlement, et... abaisser les salaires.

Quand les ouvrières ont été placées le premier jour devant le convoyeur, plusieurs d'entre elles se sont mises à pleurer, car elles ne pouvaient travailler à la vitesse voulue.

Des ouvriers qui ont trente années et plus, de présence à l'usine, ont été renvoyés du jour au lendemain, sans indemnité, parce que leurs forces ne leur permettaient pas ce genre de travail.

Toutes les deux heures le convoyeur s'arrête pendant quinze minutes : c'est seulement à ce moment-là qu'on peut échanger un mot avec le voisin, satisfaire un besoin; et encore... puisque tous les ouvriers y vont en même temps, il faut attendre, et en tout cas s'arranger pour être devant le convoyeur quand il se remet en marche.

D'une autre usine (petits moteurs) : chez nous, on n'a pas encore installé le convoyeur, mais nous sommes payés à la tâche à l'heure. Quand il n'y a pas assez de travail, nous devons attendre, mais le

temps d'attente ne nous est pas payé.

Si on arrive à fournir plus de pièces à l'heure que cela a été établi, le salaire horaire est abaissé. Le temps qui vous est accordé pour lire le dessin (trois minutes) ou pour changer d'outil, ou pour se rendre au magasin d'outillage, est insuffisant, et il faut le prendre sur son propre temps, c'est-à-dire qu'il ne vous est pas payé..

Les semaines où il n'y a presque pas de travail, des collègues ont reçu un salaire inférieur à l'allocation de chômage ou de maladie, et étaient redevables au patron de la retenue fixe pour la caisse d'assurance et l'impôt sur le salaire. Ainsi, non seulement ils ne recevaient rien pour l'attente, rien pour le travail effectué, mais ils devaient apporter de l'argent de chez eux à la fin de la semaine !

Dans un atelier, comme il n'y avait pas assez de travail, on a renvoyé les manoeuvres qui faisaient le transport des pièces, et on a voulu faire faire ce travail à des ouvriers spécialisés, en les payant naturellement comme manoeuvres.

De cette façon on conserve à bon marché des ouvriers qualifiés dont on peut avoir besoin à tout moment. Des manoeuvres on en trouvera toujours, n'est-ce pas ?

Ainsi, on ne se contente plus de remplacer des ouvriers qualifiés par des manoeuvres, mais on prend maintenant des ouvriers qualifiés pour le travail des manoeuvres.

Nous étions 2.300 il y a un an et demi; maintenant, nous ne sommes plus que 1.300, et nous faisons le même travail. Il n'y a que le salaire qui a changé : autrefois on pouvait gagner 1 mark 30 de l'heure, maintenant tout juste 1 mark.

D'une petite usine : autrefois 80 ouvriers faisaient environ 350 pièces par jour, et recevaient 80 pfennigs de l'heure. Maintenant on a installé un convoyeur, renvoyé tous les hommes qui ont été remplacés par une trentaine de femmes.

Elles arrivent à faire 7 à 800 pièces par jour, et reçoivent 32 pfennigs de l'heure. Quant aux travaux que les ouvrières faisaient autrefois à la main, on les a donnés à faire à la maison aux ouvrières renvoyées, lesquelles travaillent jusqu'à dix heures par jour avec leurs maris chômeurs, pour pouvoir vivre.

D'une autre usine : si un ouvrier qui a quitté l'usine il y a un an, y revenait, il ne la reconnaîtrait pas. Autrefois, elle se composait de petits ateliers séparés entre eux par des cloisons; des ouvriers transportaient d'un atelier à un autre la matière première ou les pièces en voie de fabrication. Aujourd'hui toutes ces cloisons sont tombées. L'usine est divisée en plusieurs grands ateliers où l'on a, en un clin d'oeil, un aperçu sur l'ensemble du travail.

Ces ateliers sont disposés dans l'usine, conformément au procès de production, et sont reliés l'un à l'autre par un petit train. La production se fait à la chaîne. Au début, le convoyeur allait lentement pour faciliter la mise en marche.

La matière première y est amenée par un wagonnet relié au train et circule ensuite « toute seule » d'un ouvrier à un autre. Le nombre des ouvriers employés à un convoyeur a été calculé au minimum, et on ne peut plus l'abaisser, car chacun de nous a sa fonction définie. Mais quand il n'y a plus assez de travail pour la chaîne, on diminue le nombre des heures de travail, naturellement à nos frais.

Par ce système on peut toujours remplacer un ouvrier absent où une « forte tête », on peut fermer l'usine et la rouvrir quand on veut, puisque le travail n'exige aucun apprentissage.

Mais cette réorganisation « merveilleuse » a eu pour nous les résultats suivants : dans l'espace de dix-huit mois, 3.000 ouvriers sur 7.000 ont été renvoyés. Autrefois nous gagnions 1 mark 10/20 de l'heure et maintenant nous arrivons difficilement à 80/90 pfennigs.

Un ouvrier d'un centre métallurgique de l'Allemagne raconte ce qui suit : dans notre usine, on nous a fait passer un examen médical, puis un examen théorique écrit (comme à l'école) : Pourquoi une roue

doit-elle avoir telle dimension, et non telle autre, etc... Ensuite on a placé chaque ouvrier devant une lourde charge à mouvoir.

Des ouvriers qui avaient été assez naïfs pour tendre toutes leurs forces, ont été affectés, en guise de récompense, au transport de charges semblables, et maintenant ils doivent fournir cet effort qu'ils avaient fourni une seule fois, en tendant toutes leurs forces, d'une façon continue. A la fin, chaque ouvrier a reçu une « note ». Les « mauvaises notes » peuvent se préparer à plier bagages, à la première occasion.

Dans une usine où l'on fabrique des ampoules électriques, 2.000 ouvriers produisent autant qu'autrefois 8.000, et cela presque sans perfectionnements techniques. Certaines parties de l'ampoule continuent à être fabriquées à la main. Seulement, depuis, on a réduit le nombre des « types » de lampe, et il faut travailler sans répit.

Dans une grande usine du centre de l'Allemagne, la rationalisation a apporté les modifications suivantes dans le personnel :

	1914	1924	1926
Ouvriers	1.100	2700	1500
Employés	300	900	800
Directeurs	3	6	6

Comme on le voit, si le nombre des ouvriers diminue, celui des employés augmente proportionnellement : cela tient à l'accroissement du nombre des surveillants, calculateurs de prix, etc...

Signalons encore que dans une grande maison d'appareils électriques, c'est même le nettoyage des cabinets et des crachoirs qui a été «rationalisé». Les ouvriers et ouvrières qui y sont affectés, sont payés à la tâche : 1 mark de l'heure pour le nettoyage de tant de sièges, de tant de crachoirs à l'heure, ou le balayage de tant de mètres carrés.

Ailleurs, le cas nous a été cité d'une usine qui transfère ses locaux,

dans une région paysanne extrêmement pauvre, où la population arrive péniblement à vivre, où le mouvement ouvrier n'a pas encore de racines, et fait travailler ces paysans à des conditions inouïes. Il faut signaler encore que les conditions de travail présentent un grand écart dans les succursales d'une même société, dans la même ville, suivant que les ouvriers y sont ou non organisés.

Le patronat tend naturellement à rapprocher les conditions de travail dans les différentes succursales, de celles où elles sont le plus basses. Des « agents rationalisateurs » voyagent à travers le pays, appliquent partout les expériences faites précédemment.

Tel a été jusqu'ici le résultat de la rationalisation pour la classe ouvrière d'Allemagne : 3 millions de chômeurs, une diminution du salaire réel de 10 à 25%, une augmentation de la durée de la journée de travail, un pourcentage d'accidents et de maladies de 20% !

Mais ce n'est pas seulement sur la classe ouvrière allemande que la rationalisation étend ses ravages. Les mineurs anglais, dans la lutte formidable qu'ils mènent depuis six mois, ne font que se défendre contre l'offensive des capitalistes anglais pour conserver leurs marchés extérieurs.

Diminution des salaires, augmentation de la journée de travail, fermeture d'une partie des puits, 350.000 chômeurs - la bourgeoisie anglaise l'annonce déjà - voilà ce qui attendraient les mineurs anglais s'ils ne triomphaient pas !

La rationalisation en France

Elle n'épargne pas non plus la classe ouvrière de France. La France petite-bourgeoise d'autrefois, qui se vantait de se suffire à elle-même « grâce à ses propres richesses naturelles » (les colonies faisant bien entendu partie des richesses naturelles propres !), avec la terre morcelée, sa classe de petits rentiers, son industrie rétrograde, est bien transformée. Les appétits de la bourgeoisie française sont insatiables.

Outre les propriétaires français, outre les paysans qu'elle arrache continuellement à la terre, outre les petits rentiers qu'elle a ruinés, elle a attiré dans son appareil de production 3 millions de prolétaires étrangers.

A ces 3 millions d'ouvriers étrangers sur lesquels elle peut exercer une plus forte pression économique et politique, elle impose les pires conditions de travail; elle tente d'introduire à l'usine des méthodes d'exploitation contre lesquelles les ouvriers français se révoltaient avant la guerre, comme ce fut le cas en 1914 chez Renault, lors d'une tentative d'installation du travail à la chaîne.

Aujourd'hui le travail à la chaîne est répandu dans l'industrie automobile. Chez Citroën, dans certains ateliers, la production est *sept fois* celle de 1919. Aussi son chiffre d'affaires qui était de 159 millions de francs en 1920, est évalué aujourd'hui, par lui-même, pour 1926, à un milliard de francs. Chez Farman, 90% des ouvriers travaillent aux pièces.

Et cependant l'industrie automobile française, malgré les avantages au change, n'arrive pas à faire concurrence à l'industrie américaine. De là les diminutions de salaires au printemps de cette année dans l'industrie automobile, et contre lesquelles se dressèrent solidairement prolétaires étrangers et prolétaires français.

Dans l'industrie du fer, la situation est la même. Malgré les avantages au change, la métallurgie française n'arrive pas à faire concurrence à la métallurgie allemande; ses exportations diminuent relativement aux exportations allemandes : voilà pourquoi elle a signé le pacte du fer franco-allemand.

Pour conserver son marché extérieur qu'elle menace de perdre, et surmonter les difficultés accrues qu'apportera avec elle la stabilisation, la bourgeoisie française, passe de plus en plus à une exploitation renforcée de la classe ouvrière. « Produisez plus et consommez moins ! », travaillez plus longtemps pour un salaire moindre !

« 10 heures et même plus, si c'est nécessaire, nous n'en souffrirons pas » (*Usine*), tels sont ses mots d'ordre. *L'Usine* est même d'avis que les 3 millions d'ouvriers étrangers ne sont pas nécessaires si les ouvriers français acceptent les mêmes salaires. Et s'ils ne les acceptent pas, alors... c'est le chômage !

Avec des hymnes au « fordisme », en faisant reluire aux yeux des ouvriers les hauts salaires et un pseudo programme « social » - qui a déjà été mis au rancart même en Amérique - la bourgeoisie française prépare l'offensive la plus organisée, la plus raffinée, la plus « scientifique » contre le prolétariat.

Les souffrances du prolétariat allemand menacent les souffrances des prolétaires de France. Peut-être, n'est pas loin le moment où nous verrons en France l'emploi généralisé du travail à la chaîne, où l'ouvrier français devra travaillé flanqué d'un contrôleur qui « mesure » ses moindres gestes; où seront mis en usage les systèmes de salaires les plus compliqués : non plus salaire aux pièces, mais salaire horaire pour une tâche minimum donnée, avec primes à la surproduction et amendes à la sous-production, avec tout le système des primes à l'ancienneté, à l'âge, à la situation de famille, à la qualification, etc..., qui rendent impossible tout contrôle de la part des ouvriers, et tend à les dresser les uns contre les autres.

En un mot : travail mortel, salaires de famine, chômage, dégénérescence du prolétariat, voilà ce qu'apportera la rationalisation en France !

Les réformistes sont pour la rationalisation capitaliste

Et cependant, en France, nous voyons les réformistes se faire les défenseurs les plus ardents de cette exploitation renforcée du prolétariat et aider à son application au nom du... progrès !

N'avons-nous pas vu M. Dubreuil, cet homme-tampon entre le patronat français et la C.G.T., faire l'éloge de ces méthodes d'exploitation, qu'il appelle « organisation scientifique du travail », et

s'écrier devant les déclarations d'un capitaliste américain qui soutient Ford : « Elles confirment toutes les idées que le mouvement syndical français n'a cessé de soutenir depuis longtemps » (*Peuple*, 10 juin 1926).

Il va même plus loin dans *l'Information sociale* (17 juin 1926) et parle « d'une seconde révolution industrielle » :

La terre américaine offre aujourd'hui... le spectacle d'une sorte de rebondissement du grand phénomène qui porta le coup mortel que l'on sait aux traditions des artisans du passé.

Mais entre temps, il lui était arrivé malheur ! Notre malheureux rationalisateur était mouché d'une façon cardinale par... le Comité des Forges !

On pouvait lire, le 11 juin, dans son *Bulletin quotidien* :

On peut se demander jusqu'à quel point M. Dubreuil n'est point en contradiction avec ses théories habituelles, en faisant un éloge si peu nuancé d'un système économique qui a pour corollaire une singulière restriction des libertés syndicales.

Alors, M. Dubreuil, de la C.G.T., est obligé de reconnaître... après le Comité des Forges, que les libertés syndicales ont été bien mises à mal, en Amérique, et il regrette mélancoliquement « qu'il y ait toujours des hommes qui mettent la main sur les découvertes réalisées » et qu'aujourd'hui « l'homme de plus en plus doit lutter contre l'homme ».

Mais il se console aussitôt de ces « ombres au tableau » en constatant « un grand pas vers le progrès social ». Pour terminer, il déclare : « *Nous travaillerons à une transformation de l'industrie qui ne se bornera pas à l'organiser, mais aussi à la civiliser !* ».

Ainsi, pour M. Dubreuil, « syndicaliste éminent », la lutte de classes est devenue « la lutte de l'homme contre l'homme », et l'exploitation du prolétariat par les pires méthodes, pour le profit d'une bourgeoisie

insatiable, s'est mueé en un « grand pas vers le progrès social », avec seulement une « ombre au tableau » !

Nous connaissions déjà cette chanson ! Les valets de la bourgeoisie se plaisent particulièrement à parler d'harmonie des classes et de progrès social quand les capitalistes veulent exprimer au prolétariat ses dernières forces.

Ce que ce « progrès » signifie pour le prolétariat, nous l'avons entendu tout à l'heure, de la bouche des prolétaires allemands. Et les mineurs anglais qui luttent si âprement depuis une demi-année, montrent aussi qu'ils n'ont pas grande envie de goûter au paradis - avec ou sans ombre - que nous offre M. Dubreuil, de la C.G.T. !

Le prolétariat français ne vous suivra pas dans cette voie, messieurs les dirigeants de la C.G.T. Il a appris, et il apprendra toujours plus vivement, dans la lutte contre le capital qu'on ne « civilise » pas la bourgeoisie, mais qu'on l'abat !

La classe ouvrière de France ne fera pas les frais de ce « progrès » qui consume déjà avec une rapidité inouïe des millions de prolétaires dans le monde entier. Vous dites que ces souffrances sont passagères ? C'est aussi ce que disaient, en s'apitoyant, les capitalistes eux-mêmes quand ils détruisaient des centaines de mille de vies humaines par l'introduction des machines, et Marx leur répondait : « passagères, bien sûr ! Quand les ouvriers sont morts, ils ne souffrent plus ! »

Vous ne réussirez pas non plus à faire accroire aux ouvriers qu'ils doivent souffrir comme ont souffert leurs pères les artisans, pour que s'accomplisse cette « seconde révolution industrielle ».

La lutte que mène aujourd'hui le prolétariat contre le capitalisme représente tout autre chose que la lutte des artisans contre les machines qu'introduisait le capitalisme naissant. Les artisans détruisaient les machines parce que l'expérience leur manquait pour faire la différence entre la machine et son emploi capitaliste, et parce qu'ils n'étaient pas encore organisés en classe. Mais détruire les machines, c'était lutter contre l'avènement d'une forme de production

supérieure à la forme de production qui disparaissait; et cette lutte était vouée à l'échec car elle allait à l'encontre du développement historique.

Mais le prolétariat d'aujourd'hui! Suivant les enseignements de Marx - que vous avez reniés !- il s'est organisé en classe et sait que sa mission historique est de renverser le capitalisme. Sa lutte - que vous avez trahie !- se trouve dans la ligne du développement de l'histoire, car le capitalisme poursuit aujourd'hui la production à un degré inférieur.

Et enfin, sur un sixième du globe, sous la conduite de Lénine - que vous avez tenté de bafouer! - le prolétariat a déjà pris le pouvoir et édifie seul le socialisme depuis dix ans ! C'est lui seul qui a réalisé et réalise chaque jour la véritable révolution industrielle, tandis que le capitalisme ne sait plus organiser que la dégénérescence et la mort pour les masses laborieuses !

Mais cette « seconde révolution » à la Dubreuil-Ford que vous appelez à grands cris, elle ne signifie rien d'autre que le renforcement du pouvoir capitaliste. Or, toute force nouvelle qui est insufflée à la bourgeoisie rend plus difficile au prolétariat la lutte contre le régime capitaliste, la lutte pour le renversement de la bourgeoisie, la lutte pour la prise du pouvoir.

Voilà pourquoi les prolétaires de tous les pays, abandonnant la social-trahison internationale, mèneront la lutte la plus acharnée contre la forme actuelle de la politique du capital, contre la rationalisation capitaliste !